

Claude, qui semblait partager toutes les angoisses de son maître, lui offrit d'aller en courant jusqu'à cette chaumière, demander aux habitants le chemin le plus court jusqu'à Dun.

Il mit pied à terre, et y courut de l'air le plus empressé du monde ; arrivé là, il fit le tour de la maison, y perdit encore un quart d'heure, et, revenant tout essoufflé, il dit à M. de Varni qu'il n'avait trouvé personne. Bref, lorsqu'ils sortirent enfin de cette forêt maudite, et qu'ils aperçurent à quelque distance la flèche du clocher de Dun, Claude, calculant l'heure d'après la position du soleil, reconnut avec une joie secrète qu'il était près de cinq heures du matin.

Dix minutes après, ils arrivaient à Dun ; à la porte de la ville ils rencontrèrent un soldat vêtu en paysan, qui les examina avec attention, et leur dit à demi voix

— Espoir, Montmédy.

— Espoir, Montmédy ! répétèrent les cavaliers.

— M. de Bouillé vient de partir, leur dit alors le soldat, il s'est lassé d'attendre, il a pensé que le roi était retenu à Varennes.

— Ce n'est que trop vrai ! reprit douloureusement M. de Varni.

— Il s'est replié sur Stenay pour prendre avec lui le « Royal-Allemand », qui se tient tout prêt, se porter sur Varennes et délivrer le roi, marchez dans cette direction, peut être le rencontrerez-vous.

— Ah ! nous pouvons être ici depuis deux heures ! s'écria le vicomte désespéré, ces deux heures, c'est la honte de ma maison, c'est la perte de l'infortuné monarque.

Le soldat ne comprenait rien à ce langage, Claude alors, pensant qu'il pouvait sans inconvénient guerir Zulma et Fatime, se mit à les examiner avec soin, enleva adroitement les deux morceaux de verre, constata les deux écorchures, dont il n'était plus temps de rechercher la cause et qu'il blassida avec de l'eau de vie.

Ils entrèrent ensuite dans une auberge que le soldat leur indiqua, firent donner l'avoine à leur montures, les laissèrent prendre un peu de repos, et repartirent au bout d'une heure, allant à la rencontre de M. de Bouillé.

Ils le rencontrèrent à moitié chemin, entre Dun et Stenay, il marchait à la tête du régiment de « Royal-Allemand », dont les dispositions étaient excellentes, et que le marquis, par quelques paroles d'une franchise martiale, avait achevé d'électrifier.

M. de Bouillé reconnut le vicomte de Varni, dont le visage abattu, crispé de douleur, ne lui laissa plus de doute sur les événements de la nuit.

— Eh bien ? lui dit-il tout frémissant d'impatience.

— Eh bien ! monsieur le marquis, le roi a été arrêté hier soir à Varennes.

— A quelle heure ?

— A onze heures.

— A onze heures du soir ! .. et il est maintenant six heures ! s'écria M. de Bouillé en regardant à sa montre ; vous avez mis sept heures pour faire sept lieues, lorsqu'il s'agissait du salut du roi de France ! Ah ! je dois donc me repentir de vous avoir choisis !

En tout autre temps, ces paroles adressées, devant témoins, à un homme aussi fier que M. de Varni, eussent amené une explosion violente et une provocation immédiate. Mais cette âme altière était tellement brisée par cette série d'émotions, que ce fut presque avec le trouble d'un criminel que le vicomte répondit :

— Pardonnez-moi, monsieur... un accident est arrivé à mes chevaux...

— Dans des circonstances pareilles, on s'arrange pour ne pas éprouver d'accident, répliqua brusquement M. de Bouillé. Puis, se tournant vers les officiers et les soldats de « Royal-Allemand » :

— Votre roi, leur dit-il, est à quelques lieues de vous, le peuple de Varennes l'a arrêté. Le laisserez-vous, insulté et captif, entre les mains des municipaux ? il vous attend ; il compte les minutes. Courons le délivrer et le rendre à la nation et à la liberté ! je marche avec vous... suivez-moi !

— Oui ! oui ! à Varennes ! s'écria tout le régiment avec le plus vif enthousiasme.

Au bout de deux heures, et comme ils venaient de dépasser la forêt de Dun, ils virent arriver à eux une petite troupe de cavaliers, parmi lesquels le vicomte reconnut avec une nouvelle angoisse Elzéar et Dominique.

Ces cavaliers venaient de Varennes, à l'expression de découragement et de tristesse qui se révélait dans toute leur attitude, il était facile de pressentir la nouvelle qu'il apportaient.

— Monsieur de Goguelas, dit le marquis de Bouillé à celui qui paraissait le chef de cette petite troupe, que venez-vous nous apprendre ?

— Tout est fini, dit l'officier d'un air sombre, le roi et la famille royale ont quitté Varennes depuis une heure.

— Mais nous pouvons nous jeter sur leur passage, enlever l'escorte qui les retient prisonniers, les amener au milieu de leurs fidèles soldats ! s'écria M. de Bouillé avec l'accent du désespoir. Nous pouvons...

— Rien ! interrompit M. de Goguelas ; entre le roi et nous, il y a maintenant cent mille hommes de garde nationale, d'ailleurs, il nous le défend.

— C'est donc vrai, tout est fini ! murmura M. de Bouillé, avec étonnement, puis, relevant la tête et fixant sur l'officier un regard où perlait malgré lui, une larme brûlante :

— Monsieur de Goguelas, dit-il froidement, votre rapport.

— Voici, général. Tout s'était bien passé jusqu'à Pont-de-Vesle ; là, la présence des hussards avait excité quelque émotion ; cependant les voitures royales ont pu relayer sans encombre. Même incident à Sainte-Menchould, où l'agitation populaire a forcé M. d'Andoins de faire rentrer ses dragons au quartier quelques heures avant le passage des voitures.

Pourtant, là aussi, le changement de chevaux avait pu se faire et les attelages repartir, malgré ces symptômes d'inquiétude et de méfiance ; mais ce court moment avait suffi à un habitant de Sainte-Menchould pour prendre une résolution qui a tout perdu.

— Qu'a-t-il fait ?

— Ayant, en sa qualité de maître de poste, tous les chevaux du relais à sa disposition, il est monté sur le meilleur, et a pris un chemin de traverse qui lui a donné une heure d'avance ; il est arrivé à Varennes avant le roi, et il a réveillé ses amis, donné l'alarme, sonné le tocsin. Le roi a été arrêté, conduit chez le procureur de la commune ; et là, après quelques tentatives inutiles, forcée a été de déclarer son identité.

— Après ?

— Celle se passait à onze heures du soir ; le roi n'a plus cherché alors qu'à gagner du temps, il savait qu'un des cavaliers qui l'escortaient depuis Châlons était parti à toute bride pour venir vous trouver et vous ramener à Varennes...

(A CONTINUER.)